

le nouvel

N° 221 • DU 3 AU 9 FEVRIER 1969 • 2,50 F • 25 FB • 2,50 FS

OBSERVATEUR

retour d'israël

par jean daniel



ce que veulent les étudiants



Marc Riboud/Magnum



LE MAIRE DE RAMALLAH
« Rien ne justifie une occupation »

Retour d'Israël

par Jean Daniel

** « Israël vaincra ? »
« El Fatah vaincra ? » Ils sont
condamnés à vaincre
ensemble. Mais pour l'instant la
haine reste utile à tout le monde*



— En somme, pour vous, l'occupation israélienne rappelle l'occupation nazie ?...

Avant de me répondre, le maire de Naplouse, petite ville de Cisjordanie, encaissée entre des collines parsemées d'églises et de mosquées, attend d'abord la traduction en arabe de ma question que lui fait un interprète, puis il me regarde longuement. Hamdi Kan'an doit avoir 45 ans. Comme de nombreux arabes chrétiens de la région de Jérusalem, il a le regard bienveillant, réfléchi, couleur noisette. Il parle couramment l'anglais mais il préfère aujourd'hui s'exprimer en arabe. Pour affirmer son « arabisme » face à un étranger ? Pour gagner le temps de la réflexion ? Pour que les autres Arabes présents dans la salle de la mairie et qui ne parlent peut-être par l'anglais puissent enregistrer la conversation ? Je ne sais. Mais dès que je formule une question, je devine à son visage qu'il la comprend. L'interprète me traduit enfin la réponse :

« C'est une question absurde. Il est évident que les Israéliens ne se comportent pas encore comme des nazis, mais... »

Je l'interromps pour lui dire que c'est une accusation que j'ai entendu formuler par les radios arabes et, depuis quelque temps, par certains intellectuels français. Il reprend :

« Cela ne sert pas notre cause, comme toutes les accusations exagérées. La vérité est suffisante. Les Israéliens ne s'occupent pas de nos affaires, ils nous permettent la plupart du temps de circuler dans n'importe quel coin d'Israël, et les services du général Dayan et du général Gazid répètent souvent qu'ils pratiquent la politique « de la porte ouverte » et de la « main tendue ». Ce n'est pas faux. Mais d'abord l'occupation constitue en elle-même une humiliation que nous autres Arabes ressentons tous les jours et que nous n'acceptons pas. Nous ne l'accepterons jamais et les Israéliens ne se font aucune illusion. Ensuite il ne suffit pas de n'être pas nazi pour bien se conduire. Lorsqu'il n'y a pas d'incident, nous n'avons, c'est vrai, aucun problème avec les Israéliens. Mais dès qu'il y en a un, même mineur — et comment n'y en aurait-il pas dans un territoire occupé ? —, alors ils sont intraitables. La prison de Naplouse est pleine de suspects qui attendent depuis des semaines un procès régulier. Les arrestations sont presque toutes accompagnées de brutalités. Il y a même eu parfois des cas de tortures... »

J'insiste : « Vous voulez bien dire tortures ? C'est-à-dire non pas seulement brutalités, mais interrogatoires réalisés avec les méthodes que l'on a connues ailleurs, en Algérie notamment. »

Les promesses de Dayan

Cette fois, le maire de Naplouse n'attend pas la traduction : « C'est exactement ce que je veux dire. Ce n'est pas général, mais cela s'est produit. Je me suis souvent plaint

au général Dayan lui-même. Il m'a répondu que si cela était vrai, il en avait honte pour son pays, qu'il allait ordonner une commission d'enquête et que, s'il y avait des coupables parmi les soldats ou même parmi les officiers israéliens de plus haut rang, ils subiraient un châtiment exemplaire. Sur le moment, son émotion paraissait si sincère que nous l'avons cru, d'autant qu'il y a six mois deux soldats israéliens avaient été punis, légèrement bien sûr (quelques mois de prison), mais enfin la sanction avait été appliquée. Mais aucune suite n'a été donnée à la promesse du général Dayan. Au contraire : peu après cette promesse, un fait a bouleversé Naplouse. Les Israéliens ont trouvé des armes dans deux maisons. Au lieu de se contenter, comme ils en avaient l'habitude, de dynamiter les deux maisons, ils en ont fait sauter quatorze, oui quatorze !... Nous ne croyons plus ce que dit Dayan. »

J'ai rapporté ces accusations à un officier israélien bien placé. Il était indigné. Il m'a juré que la torture, au sens précis de ce mot, était inconcevable en Israël ; que, bien sûr, après un attentat, on ne pouvait pas exiger trop d'humanité de la part des soldats ; que, comme partout, il y avait des irresponsables ; mais il m'a renvoyé aux tortures infligées selon lui en Egypte et en Irak aux juifs restés dans ces pays. En précisant que les Israéliens avaient des instructions formelles pour ne pas imiter ces procédés. Quant aux maisons de Naplouse, il m'assurait qu'on avait trouvé des armes dans toutes celles qui avaient été dynamitées. Qui croire ? Je n'ai eu aucune possibilité de vérification. Mais j'ai vu les maisons dynamitées et ce n'est pas, il faut le dire, un beau spectacle.

Dans la salle de cette mairie, le photographe Marc Riboud et moi étions pourtant sensibles à autre chose. Le maire de Naplouse ne prenait aucune espèce de précautions. Personne ne m'avait recommandé à lui, nous étions arrivés à l'improviste et il nous avait aussitôt reçus. Chaque fois que quelqu'un (un Arabe) entrebâillait la porte, il lui demandait de rester pour assister à l'entretien. Au début j'avais discrètement demandé à l'interprète si le maire ne préférerait pas que je fasse sortir mon chauffeur israélien. La réponse a été : « Non, au contraire. » J'avais appris à Jérusalem que Hamdi Kan'an avait été autorisé à traverser le Jourdain et à se rendre auprès du gouverne-

ment du roi Hussein. On m'avait laissé entendre qu'il y avait probablement effectué une mission de sondage à l'époque récente où le général Dayan invitait les Palestiniens à se déterminer eux-mêmes et à définir le statut de leur choix à l'intérieur d'un protectorat « provisoire » israélien. Je savais aussi qu'il avait attentivement étudié les réalisations techniques et agricoles d'Israël : il avait fait ce fameux voyage destiné à montrer aux Arabes le génie réalisateur d'Israël et sa détermination à rester dans sa patrie. Je lui demande alors ce qu'il pense de la transformation de la Palestine, son pays, par les Israéliens. Il répond : « Aucune réalisation matérielle ne satisfait l'âme d'un peuple, rien ne justifie qu'on jette quelqu'un en dehors de sa maison et qu'on prive une nation de son territoire. »

Je pose enfin la question qui obsède tout le monde en Israël et à laquelle la réponse ne saurait être fournie, ni par les sionistes ni par les arabophiles de l'étranger :

« Acceptez-vous, vous autres Palestiniens, vous qui êtes les plus touchés par cette tragédie qui dure depuis plus de vingt ans, acceptez-vous qu'il y ait un Etat d'Israël ? »

Là, le maire de Naplouse réfléchit avec gravité. Puis il se décide et, en regardant comme pour les défier les autres Arabes qui sont présents, il affirme : « Vous pouvez écrire que moi, Hamdi Kan'an, à titre personnel, sans engager personne d'autre, j'estime que si l'Etat d'Israël pouvait soudain administrer la preuve qu'il n'est ni agressif ni expansionniste, s'il évacuait, même progressivement, les territoires occupés depuis 1967, alors, bien des choses seraient possibles. Bien des choses y compris la reconnaissance de l'Etat ? Oui, y compris la reconnaissance. Mais cette preuve nous sommes très loin de l'avoir, nous n'en avons jamais été si loin. Tous les jours, nous avons de nouveaux témoignages de l'intention des Israéliens de s'installer définitivement dans les territoires occupés. »

Comme nous étions au cœur d'un grand débat, du seul vrai débat, j'ai voulu insister. Le maire avait déjà l'impression d'en avoir trop dit. Il a esquivé mes pressions en soulignant au contraire sa compréhension solidaire pour les combattants des organisations palestiniennes de résistance. Il y a quatre organisations, mais, dans les territoires occupés, lorsqu'on parle de la résistance, c'est à « El Fatah » que l'on pense et, lorsqu'on loue un chef arabe, ce n'est plus Nasser que l'on cite, c'est Ben Arafat, le leader d'« El Fatah ». Je dois reconnaître d'autre part, que le maire de Naplouse est la seule personnalité arabe d'importance (j'en ai rencontré une vingtaine) qui ait eu le front d'affirmer qu'elle se résignerait à l'existence d'un Etat israélien.

“ Où se cachent-ils ? ”

Nous avons parcouru des centaines de kilomètres en territoire arabe sans rencontrer un seul soldat israélien. Singulière occupation : on ne voit nulle part ces fameux groupes mobiles d'intervention qui surviennent dans les minutes mêmes qui suivent tout incident, avec l'arsenal complet de la répression. Où se cachent-ils ? Les Arabes se le demandent. Ils sont à la fois fascinés et exaspérés par cette discrétion qui leur donne l'impression d'être mystérieusement surveillés. Quand il ne se passe rien, ils arrivent à avoir l'illusion que la vie continue comme avant et qu'ils sont seuls et libres. Et, bien sûr, comme dans tous les pays où s'organise une résistance, la majorité de la population, même si elle est moralement complice avec les résistants, préfère qu'il ne se passe rien.

Pendant longtemps — et sauf dans le territoire de Gaza où j'ai vu des réfugiés avides et vengeurs, des gosses, dont le visage ne devenait souriant que lorsqu'ils apprenaient que nous étions français — pendant longtemps il ne s'est rien passé.

Un jeune instituteur arabe m'a sereinement expliqué les raisons de ce qu'il appelait la « torpeur palestinienne ». D'abord, m'a-t-il avoué, les Palestiniens ont été éberlués de n'être pas tous massacrés par les Israéliens, comme ils s'attendaient à l'être. Ils ont été souvent intimidés, parfois même poussés au départ par des méthodes brutales, mais ceux qui sont restés ont été partagés entre le traumatisme de la défaite arabe et l'heureuse surprise d'une survie possible. Il y a eu ensuite la période où les avantages commerciaux — que de très nombreux marchands palestiniens ont retirés de l'occupation de certains centres comme Jérusalem et Bethléem — leur ont fait oublier ce que leur situation avait d'humiliant.

Cet instituteur m'a rappelé aussi que les Palestiniens n'avaient pas gardé un excellent souvenir de la domination jordanienne qui les traitait en citoyens de seconde zone. Dans chaque case des bidonvilles de réfugiés, il y avait un portrait de Hussein et un portrait de Nasser : ces portraits ont été parfois lacérés par ceux-là mêmes qui fuyaient devant les troupes israéliennes exécutées.

Une preuve de cet état d'esprit est donnée dans l'excellent petit livre du docteur Lorand Gaspar (1), médecin-chef de l'hôpital français de Jérusalem depuis douze ans, homme admirable qui partage les malheurs du peuple palestinien sans jamais se départir d'une réaliste et généreuse objectivité à l'égard d'Israël. Lorand Gaspar rapporte qu'à la veille de la guerre de Six Jours, lorsqu'il était pour tout le monde évident que les Israéliens riposteraient à la décision de Nasser de bloquer le détroit de Tiran et le golfe d'Akaba, il avait été question pour les Jordaniens d'armer les réfugiés palestiniens. Un ministre du roi Hussein refusa en affirmant : « Si nous leur donnons des armes, ils commenceront par tirer sur nous avant de tirer sur Israël. » Enfin mon instituteur, croyant à tort que je voulais lui en faire procès, m'a demandé d'expliquer la « collaboration » qui est intervenue entre les Palestiniens et les autorités israéliennes. S'il est dans le monde aujourd'hui des « personnes déplacées », ce sont les Palestiniens. Dépassons le débat habituel sur les causes du déplacement. En l'espace de vingt ans ces hommes ont connu trois guerres, trois saignées, trois exodes. Personne ne leur a jamais demandé leur avis sur l'opportunité de telle ou telle décision qui pouvait conduire à une guerre.

A Jéricho, où se réfugie toute la douceur du monde, j'ai vu des villages désertés par ceux qui redoutaient l'avance israélienne. C'étaient des villages en « dur ». Les réfugiés qui les avaient construits venaient à peine de s'y installer : auparavant ils vivaient sous la tente. Maintenant, ces nouveaux juifs errants du Proche-Orient ont retrouvé de nouvelles tentes de l'autre côté du Jourdain. A ceux qui sont restés, le général Dayan a déclaré : « Nous ne vous demandons pas de nous aimer, nous vous demandons simplement de ne pas aider les terroristes. En dehors de cela, vous pouvez tout dire et tout faire. Vous pouvez même vous entendre avec nous. » Apprenant qu'à Jéricho un Palestinien avait créé, sur le modèle israélien, un kibboutz de jeunes Arabes qui avait parfaitement réussi, l'ex-premier ministre Ben Gourion, le vieux « tigre » d'Israël, a demandé qu'on recherche ce Palestinien. Il était à Londres et il s'appelle M. Alami. Ben Gourion lui a téléphoné et l'a adjuré de revenir poursuivre ses expériences. M. Alami a refusé. Mais d'autres, se croyant abandonnés de tous, et n'ayant plus aucune confiance dans les promesses arabes, ont un moment accepté des entreprises communes avec les Israéliens. Tout cela a cessé depuis un mois. La semaine dernière, Mme Dayan, épouse du général, se rendait à Hébron pour proposer, comme elle l'avait fait avec succès l'an dernier, de participer avec la femme du maire d'Hébron à un certain nombre d'œuvres sociales pour les réfugiés. L'épouse du maire arabe a répondu : « Non, Madame, pas cette année. » Cela voulait dire à

(1) Lorand Gaspar : « Histoire de la Palestine », Maspero.



HAMDI KAN'AN,
MAIRE DE
NAPLOUSE,
L'INTERPRÈTE ET
JEAN DANIEL
« Nous ne pouvons
plus croire les
Israéliens... »

Marc Riboud-Magnun

la fois : pas après ce que l'occupation israélienne est devenue, et pas après les instructions — ou les menaces — que nous avons reçues d'« El Fatah ».

Car il s'est passé quelque chose depuis un mois. Sans doute, dans les souks de la Jérusalem annexée, les marchands arabes continuent-ils de vendre les cartes postales en couleur où l'on peut voir les généraux israéliens vainqueurs et le défilé des paras de la victoire. Sans doute y a-t-il davantage d'étudiants arabes dans les universités hébraïques et l'on peut parfois apercevoir, dans le même groupe, et vêtues de minijupes qui feraient scandale même à Londres, de jeunes Arabes musulmans et chrétiens aux côtés de jeunes Israéliens. Il est vrai aussi que l'on aperçoit à Tel-Aviv des Arabes de Cisjordanie et que les trois quarts des policiers palestiniens de la vieille ville de Jérusalem ont accepté d'être employés par la police israélienne. Ils ont le revolver sur la hanche, ils patrouillent et ne paraissent pas prêts à résister. Comme les Israéliens admettent qu'il leur est impossible de se faire aimer et qu'ils le disent continuellement, les Palestiniens tirent profit d'une liberté critique dans une semi-intégration.

Une termitière sans joie

Il y a même deux journaux arabes, évidemment surveillés, mais qui se paient souvent le luxe d'accuser avec éclat les forces d'occupation.

On pourrait citer à l'infini les exemples de cette occupation étrange. Mais depuis un mois les occupants ont perdu un peu de leur sérénité, et une partie de l'opinion israélienne a perdu — pour son honneur — sa bonne conscience.

Les ministres israéliens que j'ai vus m'ont demandé avec défi : « Alors, notre pays vous paraît-il mis à feu et à sang par le terrorisme ? N'avez-vous vu que des Arabes crispés, agressifs, prêts à nous tuer ? » Israël donne plutôt, en effet, l'impression d'une termitière sans joie, mais active, disciplinée, où chacun sait ce qu'il a à faire et le fait avec une dévorante efficacité. Dès qu'il y a un coin de terre libre on construit ou on cultive avec une sorte de précipitation acharnée, comme si le temps était compté. Les hôtels sont pleins, comme les cinémas, les théâtres, les concerts, les conférences où l'on parle de structuralisme et de nouveau roman.

L'immense mécanisme israélien a décuplé son efficacité depuis la guerre de Six Jours. Quant au

terrorisme, jusqu'à maintenant au moins, on prétendait l'intégrer dans les mœurs. Il s'est même trouvé un général israélien (2) pour soutenir dans un livre la thèse selon laquelle Israël devait s'arranger pour vivre très longtemps avec le terrorisme comme on vit dans les civilisations modernes avec les accidents d'autos. C'est un livre très sérieux sur la stratégie de l'avenir et son auteur fut le chef des services israéliens de renseignement entre 1955 et 1959.

A Jérusalem les parents d'élèves s'organisent et suivent des cours, donnés par des artificiers, sur la détection des mines que les feddayins pourraient placer dans les écoles. Ils enseignent ensuite à leurs enfants à reconnaître un stylo explosif, un livre piégé, et, sur les murs des classes sont représentées toutes les formes de gadgets meurtriers que pourraient inventer les Arabes. C'est-à-dire qu'un enfant israélien va en classe avec le souvenir de la guerre de juin 1967 et l'idée qu'un accident mortel pourrait lui arriver.

Un chauffeur de taxi m'a dit qu'à tout prendre il préférerait mourir dans un pays juif. Une jeune fille, fière de m'apprendre que son père, un simple maçon, était capitaine de paras « quand on avait besoin de lui », nous a donné en souriant la liste des amis qu'elle avait perdus du fait de la guerre, et du terrorisme. Mais — la référence est décidément obsessionnelle — elle a ajouté qu'on perdait bien plus de monde en Israël avec les accidents d'autos. La proportion effrayante de ces accidents est peut-être la seule chose vraiment méditerranéenne de ce pays riverain de la Méditerranée. Bref le terrorisme n'est pas encore un vrai problème.

Mais ce que les ministres ne m'ont pas dit, c'est à quel point la bonne conscience disparaît. Evidemment, elle revient de temps à autre. On devine que l'unité nationale s'est rapidement reconstituée en Israël lorsque l'écœurante mascarade irakienne autour des « espions » jugés à huis clos et pendus sur la place publique de Bagdad a été connue.

Quand Israël a mauvaise conscience, il réagit en Etat juif : il oublie les intérêts et les devoirs de la nation pour penser à sauver l'honneur du judaïsme et à venger le sang juif qui ne doit pas être « impunément versé ». C'est le sens de l'allocation du Premier ministre Levi Eshkol. Né des persécutions d'abord russes puis nazies, Israël se nourrit nécessairement de l'antisémitisme arabe quand il survient. Après la décision française sur l'embargo, il y a eu aussi une unité dans le repli

(2) Major général Y. Harkabi : « Fedayeen and Arab strategy ». (Institute For Strategic Studies, Londres.)

ombrageux, dans le sentiment retrouvé de la persécution millénaire. Mais cette explication systématique par l'antisémitisme ne convainc plus tous les Israéliens.

Des hommes, chaque jour plus nombreux, se refusent à eux-mêmes ce douloureux alibi. Je ne suis pas prêt d'oublier cette passionnante réunion d'intellectuels, tenue en plein Tel Aviv, contre l'occupation des territoires arabes par Israël. L'élite y était présente : grands médecins, architectes célèbres, artistes et écrivains connus. Des jeunes gens aussi, nés en Israël, qui avaient fait la guerre de Six Jours, s'exprimaient avec plus de mérite et de vérité qu'on ne le fait chez les nouveaux arabisants gaullistes de Saint-Germain-des-Près.

La magie de Jérusalem

Comme j'aurais voulu que mes amis arabes puissent assister à cette réunion et prendre la mesure de ce qui est encore possible ! Il y avait un vieux juif d'origine russe avec un extraordinaire visage de conspirateur de 1910. Un visage étonnamment raviné et, tandis qu'il parlait, on retrouvait dans chacune de ses rides, dans chaque rictus, des siècles de culture, de raffinement et d'astuce. Il a dit : « Je refuse l'occupation, même si le coût de ce refus c'est l'insécurité, et je suis sûr que tel est bien le prix. »

J'ai cru que ces intellectuels n'étaient pas représentatifs. A Jérusalem, où l'on m'avait dit que le sectarisme sioniste et religieux se déchainait, j'ai vu, au contraire, tous les signes annonciateurs d'un tournant fécond.

Jérusalem, c'est l'envoûtement. Il n'est peut-être aucune ville au monde dont la secrète magie opère si rapidement. Il flotte dans l'air de la ville réunifiée un frémissement contagieux. La conjonction y est assez miraculeuse de dimensions esthétiques, folkloriques, architecturales et mystiques. Comment a-t-on pu jamais penser et se résoudre à diviser l'exemplaire unité d'une cité qui a résisté aux vulgarités sulpiciennes des papes, des rabbins et des imams, qui réunit tous les charmes de Florence et de Fez, et qui, à chaque tournant de rue, nous projette dans un passé plein de richesses et de vitalité.

Certes, des milliers d'Israéliens incroyants ont été atteints par la grâce en retrouvant le Mur des Lamentations mais, sans qu'ils en aient eux-

mêmes pris conscience, ils ont reçu en plein visage le souffle puissant des autres civilisations. Singulièrement, la Jérusalem du Temple est moins juive que la très laïque Tel Aviv : elle est plus universelle, plus œcuménique, le monde y est présent. A l'occasion du retour à Jérusalem, les Israéliens se sont malgré eux rouverts au monde et ils ont davantage ressenti la fatalité de la cohabitation avec les Arabes. Ce qu'il y a de plus beau et de plus fort à Jérusalem est arabe : les Israéliens y sont aussi sensibles que d'autres.

Un État invisible

A Jérusalem, Israël se dérusse, et se désaméricanise pour se levantiner. Au grand regret des pionniers de Pologne, de Russie et d'Allemagne qui ont fondé

l'Etat. Ben Gourion l'avait sans doute prévu, mais il espérait que des millions de Juifs russes et allemands, que des millions de Juifs américains viendraient s'installer en Terre sainte avant l'exode de la diaspora arabe et l'imprégnation des conquêtes. Aujourd'hui on y apprend l'arabe avec ferveur, on réalise à la radio et à la télévision des émissions aussi nombreuses en arabe qu'en hébreu. Pour les besoins de la propagande ? Certes. Mais, progressivement, on s'imprègne d'une civilisation, on retrouve d'autres racines. On a sans doute une impatience méprisante devant l'inefficacité voluptueuse et le verbalisme rêveur de l'Orient arabe, mais on ne l'ignore plus. Israël est en train de se transformer.

Les étudiants qui m'ont invité ne m'ont pas seulement laissé dire tout ce que je pensais et qui parfois rendait très malheureux certains d'entre eux. Ils ont dénoncé avec une vigueur que je voudrais pouvoir communiquer ici le racisme anti-arabe, l'expansionnisme, et l'obligation désespérée de se rabattre sur l'allié américain.

L'un d'entre eux, qui était en uniforme, a fait l'éloge de Nasser, qui, disait-il, n'a rien compris au phénomène israélien mais, du point de vue révolutionnaire, est le premier patriote arabe. Un autre a fait allusion à l'éventualité d'une grève des étudiants chaque fois que serait perpétrée une atrocité contre les Arabes. Au moins la moitié des présents étaient d'accord. Le débat devenait passionné. Là pourtant où l'unité, totale, radicale, s'est réalisée, c'est quand il a été question de contester l'Etat d'Israël. « On peut tout me demander, s'est écrié un étudiant qui se réclamait du « marxisme-léninisme » et qui avait vécu à la Sorbonne les événements de mai, tout, sauf de renier, et de discuter ma qualité de citoyen d'une nation. »

Depuis le barman d'un hôtel jusqu'au Premier ministre il y a unanimité pour se révolter contre ce qu'on appelle « le rêve arabe ». Le rêve c'est qu'Israël n'existe pas et qu'il faut faire comme s'il n'existait pas. Contre ce refus et derrière l'apparente superbe israélienne, il y a une rage froide. Sur les cartes arabes, on ne mentionne évidemment pas Israël. Dans les villages de réfugiés, les Israéliens ont trouvé des manuels contenant l'histoire de la future destruction du peuple israélien. On ne peut pas traverser une frontière parce que cela voudrait dire qu'une frontière existe avec un Etat qui est supposé ne pas exister. Quand M. Mahmoud Ryad, ministre égyptien des Affaires étrangères, reçoit par l'intermédiaire de M. Gunnar Jarring, chargé de mission des Nations unies, un mémorandum israélien, il demande à M. Jarring de le placer sur une table et il le lit par-dessus l'épaule de M. Jarring, sans le toucher et sans même avoir l'air d'y prêter attention : il ne faut pas qu'on dise qu'il l'a reçu, qu'il peut en être le destinataire et que donc il pourrait y avoir un dialogue.

Pendant vingt ans, les Arabes ont refusé de voir Israël. C'était une sorte de malédiction diaphane et translucide dont on attendait que le

sort des armes et la volonté divine la fissent disparaître. Plus on perdait de guerres et moins Israël était supposé exister. Ce n'était pas un Etat, c'était une injustice. Au mieux, un châtement de la providence qui pouvait unir le monde arabe dans l'hostilité à l'égard d'Israël. Les arguments des révolutionnaires arabes n'ont en effet jamais trompé personne. Il n'est venu à aucun d'eux l'idée de souhaiter la disparition de l'Arabie saoudite et de la Jordanie parce que ces deux pays sont des bastions de l'impérialisme américain. L'un d'entre eux a même proclamé : « Quand bien même Israël deviendrait un pays communiste soutenu par la Chine, nous lui serions hostiles. » Il était, lui, logique avec lui-même. Mais c'est ainsi que, non reconnu, ignoré et, en principe, invisible, un petit Etat a constitué aujourd'hui un petit empire. Israël a ses colonies qui sont en partie le fruit d'un refus. Alors, les jeunes Israéliens de gauche demandent désespérément qu'on leur dise ce qu'ils doivent faire pour lutter contre la puissante droite expansionniste. Leur répondre qu'il leur faut cesser d'être Israéliens est le meilleur moyen de les faire rejoindre cette droite qu'ils exècrent.

Le rêve arabe, sans doute, se transforme. Voici en effet que le peuple palestinien, divisé, décimé, transformé en réfugiés, prétend prendre en charge son propre destin. Une partie de ce peuple se trouve en face du partenaire israélien, à l'intérieur des frontières nouvelles d'Israël, dans l'obligation de le voir, de traiter avec lui, de compter avec ses représentants dans sa vie quotidienne et en somme de le reconnaître, même en le combattant.

Ben Arafat, leader d'El Fatah, est le premier Arabe qui a enfin admis l'existence d'un peuple (non d'une nation) israélien : ce n'est pas un hasard si ce premier Arabe est un Palestinien. Il sait, comme le savent mieux encore les Palestiniens des territoires occupés, qu'à force de ne pas voir Israël, à force de compter sur la puissance de Nasser et l'arabisme, les Arabes contribuent à l'expansionnisme sioniste.

Ben Arafat exige un Etat laïque, multinational, où les Juifs ne seraient plus Israéliens mais Palestiniens comme les chrétiens et comme les musulmans. Il est évident que des événements comme ceux d'Irak ne sont pas faits pour convaincre les Israéliens de la possibilité de cette fusion, même si l'on prétend que c'est le sionisme qui a suscité chez des Arabes qui l'ignoraient un nouvel antisémitisme. Mais Ben Arafat ne parle pas, comme l'ont fait d'autres Arabes, d'exclusion de l'Etat palestinien l'un quelconque des Israéliens d'aujourd'hui et, historiquement au moins, c'est un pas énorme. C'est déjà, légèrement amorcée, la sortie du rêve. Cette sortie ne pouvait pas être le fait de nations dont l'âme a été blessée mais dont la chair est restée étrangère au conflit : elle ne pouvait venir que de l'un des partenaires de ce duo tragique, que de la victime.

Ni faucons ni colombes

On dit de Ben Arafat, qu'il est sobre en paroles, qu'il ignore l'invective et l'imprécation, qu'il entend calquer son attitude et sa stratégie sur celles des Israéliens, qu'il agit plus qu'il ne parle et qu'il a la notion des étapes et des objectifs. Mais il doit compter avec des organisations rivales, extrémistes, et qui ont ces défauts « rêveurs » que les Arabes révolutionnaires se reprochent à eux-mêmes. Mais il doit compter aussi avec l'opinion publique arabe, qui rêve d'unité, se réfugie dans le refus, et donne des alibis et des prétextes aux diviseurs et aux conquérants.

Un exemple de cet extrémisme : j'étais à Jérusalem lorsque la radio de l'une de ces organisations a diffusé un commentaire sur l'affaire de Raffa, dans la bande de Gaza, au cours de laquelle les soldats israéliens ont tiré sur des

femmes arabes. C'est une affaire horrible, inexcusable et qui a angoissé bien des Israéliens. Mais la radio israélienne a donné l'information en déclarant qu'une femme avait été tuée et plusieurs enfants blessés. La radio arabe a déclaré que dix femmes avaient été tuées. Un prêtre arabe s'est rendu à l'hôpital, a interrogé les blessés : c'est la radio israélienne qui avait donné la version exacte (3). En apprenant de la bouche de l'un des leurs (le prêtre) la vérité, les Arabes avec qui j'étais ne pouvaient plus avoir confiance dans cette radio dont ils attendaient l'espérance. C'était encore le rêve.

Devant cette attitude arabe, les autorités israéliennes ont deux réactions différentes mais qui, toutes deux, vont dans le même sens : pour le moment, la paix est impossible. (Certains même, avec Ben Gourion, suppriment la formule « pour le moment » puisqu'il a déclaré : « La dernière guerre sera celle que gagneront les Arabes. ») La première réaction consiste à dire avec M. Aba Ebban, un homme intellectuellement remarquable, et peu populaire : « Il faut que nous tenions jusqu'à ce que les Arabes fassent une révolution sur eux-mêmes, se transforment, et en quelque sorte se violent. On peut entrevoir déjà quelque progrès. Les Arabes estimaient auparavant qu'Israël était une malédiction qu'ils pouvaient faire disparaître. Ils paraissent estimer aujourd'hui que nous sommes une malédiction avec laquelle il faut qu'ils vivent assez longtemps. Pour construire une paix réelle il leur faut accepter qu'ils devront vivre pour toujours avec cette malédiction. Le reste viendra ensuite, comme chez tous les peuples de l'histoire qui ont voulu s'entre-extermier et qui ont fini par coopérer. Mais pour que je puisse, moi, faire prévaloir des thèses modérées, pacifiques et pour que je puisse lutter contre ceux d'entre nous qui s'égareront à l'expansionnisme, il faut que les Arabes me donnent l'argument de la reconnaissance, même progressive. En attendant il ne peut y avoir en Israël ni « faucons » ni « colombes ». »

Pour M. Aba Ebban, la non-reconnaissance, c'est l'insécurité, l'insécurité condamne à l'agression préventive, et quand cette agression se traduit par des conquêtes, le parti expansionniste devient évidemment mille fois plus fort.

Le général Moshe Dayan a moins de problèmes et moins de nuances. Il n'est pas, en Israël, de ceux qui s'affirment comme extrémistes. On peut même dire que faire la guerre aux Arabes lui a donné une sorte d'intimité avec eux. Il définit brutalement ses limites : « Je suis chargé de ne pas perdre une seule guerre parce qu'Israël ne peut pas se le permettre. Je n'ai pas le choix des moyens. Si nous n'arrivons pas à nous faire aimer, ni même admettre par les Arabes, il faut que nous arrivions à nous faire craindre. A l'intérieur des territoires occupés, il faut que les Palestiniens nous craignent davantage qu'ils ne craignent « El Fatah ». A l'extérieur, il faut que chaque Etat arabe soit persuadé que nous rendrons coup pour coup avec de sérieux dégâts pour eux sur tous les plans. »

Et pendant que les logiques de MM. Ebban et Dayan se déroulent, les annexionnistes, les partisans du Grand Israël, les sionistes qui veulent retrouver des frontières bibliques s'accrochent fort bien d'une guerre quasi permanente qui galvanise les énergies israéliennes, mobilise les Juifs du monde, provoque un antisémitisme qui justifie le caractère juif de l'Etat, et se traduit tous les dix ans par des conquêtes réalisées au nom d'une auto-défense que le refus arabe explique et dont ils n'auraient pas osé rêver tout seuls.

« Notre meilleur allié, disent-ils, c'est Nasser. Chaque fois qu'une possibilité de paix apparaît, Nasser — la plupart du temps d'ailleurs pour des raisons de politique intérieure égyptienne — réduit à néant cette possibilité par un discours. Chaque fois que nous sommes « en danger de paix », nous attendons avec confiance le discours

(3) En fait, une seconde femme est morte à l'hôpital.



LE GÉNÉRAL DAYAN ET JEAN DANIEL
« Je ne peux pas me permettre de perdre une guerre... »



UNE MAISON DYNAMITÉE A NAPLOUSE
Ce n'est pas un très beau spectacle



A GAZA AVEC LES RÉFUGIÉS
Des gosses qui n'ont souri qu'en apprenant que nous étions français

de Nasser. La paix c'est la mort du grand Israël et nous voudrions d'ailleurs persuader les Israéliens que c'est la mort de n'importe quel Etat d'Israël, cela pendant longtemps. »

Une guerre utile

La manière dont les deux intransigeances sioniste et arabe s'imbriquent dans un objectif commun a été fortement analysée par M. Amos Eylon, écrivain israélien,

dans un essai publié l'été dernier par « The New York Review of books » (4) :

« Si les Arabes n'avaient pas rejeté les propositions britanniques pour la formation d'un Conseil législatif palestinien, quelques années plus tard, les juifs seraient restés au mieux une minorité dans un cadre arabe général, semblables peut-être aux Maronites du Liban. Si, en 1937, ils avaient accepté le rapport de la commission Peel qui proposait le partage de la Palestine entre un minuscule Etat juif du type de Dantzig et un grand Etat arabe, ils auraient probablement intégré la région autonome juive en l'espace d'une seule génération. S'ils avaient accepté la proposition de la commission Woodhead de 1938 pour une autonomie juive plus limitée encore, ou le Livre Blanc de 1939, ou le plan de 1946 de ne plus admettre que 100 000 immigrants juifs, ou le plan de partage des Nations unies de 1947, ou les lignes d'armistice de 1949, ou même le statu quo de 1966... Si, si, si ! D'un autre côté, si, en 1949, Israël avait été plus sensible au sort des réfugiés palestiniens et s'il avait permis à davantage de réfugiés de revenir plutôt que de donner l'occasion aux Etats voisins d'exploiter le problème à des fins politiques, peut-être que quelque chose de la haine d'Israël qui prévaut parmi les masses arabes et qui lie les mains des leaders les plus modérés aurait lentement faibli. Au contraire la haine et la peur n'ont pas cessé de se renforcer. »

On voit qu'en somme, et malgré la lassitude de populations mille fois éprouvées, les forces de guerre sont plus puissantes aujourd'hui que les forces de paix. En fin de compte, les parties en présence ont fini par considérer la guerre comme un salut. Sans le refus arabe, Israël ne serait pas parvenu à cette avance technologique et militaire : les Israéliens possèdent la bombe atomique, c'est certain. On peut penser, bien sûr, que le problème juif n'aurait pas disparu pour autant et qu'il aurait continué à alimenter l'idéal sioniste. A la fin de la réunion d'étudiants de Jérusalem dont je parle plus haut, un jeune Israélien est venu me trouver, « Il y a seulement trois mois que je suis en Israël, m'a-t-il dit. Je suis Polonais. Mon père est juif, ma mère non. J'ai été élevé selon les principes communistes et, jusqu'à il y a trois mois, j'ignorais en quoi consistait le fait d'être juif. Mon père a été accusé de sionisme, alors que je n'ai jamais entendu parler d'Israël à la maison, ni à l'université où il était professeur. J'ai découvert ici une patrie pour défendre des cas comme le mien. Je ne suis pas à l'aise. Je n'ai rien contre les Arabes. Que faut-il faire ? Je voudrais pouvoir rester communiste. Mais tout se passe comme si c'était impossible pour les juifs. » Il est bien vrai dans ce sens qu'une intégration totale des juifs dans les pays arabes irait à l'encontre des objectifs du sionisme.

D'autre part, sans la présence israélienne le réveil arabe ne se serait pas opéré d'une manière si spectaculaire. Si l'on fait coïncider la date de ce réveil avec le nassérisme, souvenons-nous que la détermination de Nasser est née lors de la première défaite infligée par les Israéliens aux Egyptiens, alors que Nasser n'était qu'un jeune officier des armées du roi Farouk. On peut dire qu'aujourd'hui les Arabes ont besoin d'une pause.

(4) Citée par Saul Friedländer : « Réflexions sur l'avenir d'Israël », Editions du Seuil.

A NOS LECTEURS

Le **NOUVEL OBSERVATEUR** avait réussi à maintenir son tarif abonnement à **80 francs** et cela malgré les augmentations de prix qu'il avait eu à supporter.

Mais aujourd'hui, devant, notamment, la hausse des services postaux, le **NOUVEL OBSERVATEUR** se trouve dans l'obligation de porter le prix de l'abonnement d'un an à : **100 francs**

Toutefois, afin de permettre à nos lecteurs d'éviter cette augmentation, le **NOUVEL OBSERVATEUR** n'appliquera ce nouveau tarif que le **28 février 1969** et gardera jusqu'à cette date son ancien tarif d'abonnement un an à : **80 francs**

Je souscris un abonnement d'un an à l'ancien tarif :
1 an : 80 francs (étranger 90 francs)

NOM PRENOM
RUE VILLE
DEPARTEMENT

N.B. — Au cas où mon abonnement ne serait pas encore arrivé à échéance (cocher la case ci-dessous). Il sera automatiquement prolongé de : 52 parutions.

Abonnement nouveau Réabonnement

Je joins mon règlement par chèque bancaire, chèque postal, mandat-lettre, à l'ordre du **NOUVEL OBSERVATEUR**, 11, rue d'Aboukir.

→
C'est vrai : mais c'est pour mieux préparer une revanche sans laquelle ils ne conçoivent pas de dignité. Et même cette pause que les Etats arabes souhaitent, les Palestiniens qui réaccèdent au fait national sont en train de la compromettre. Non, décidément, au Proche-Orient personne ne veut vraiment la paix.

Vaincre ensemble

Les interventions étrangères, et en particulier celle de la Grande-Bretagne, d'abord, puis des Etats-Unis et de l'Union soviétique, ont joué un rôle

important dans les explosions palestiniennes. Mais aujourd'hui les puissances extérieures prennent peur pour leurs protégés. Elles ne sont plus maîtres du jeu. Nasser n'écoute pas les Soviétiques, les Israéliens n'écourent pas les Américains, les Palestiniens n'écourent plus personne. On peut faire des vœux pieux. Souhaiter, ce qui serait sage, l'évacuation par les Israéliens d'une partie au moins des territoires occupés depuis 1967. Souhaiter que les Arabes, pour mieux s'appuyer sur une opinion de gauche israélienne qui n'attend que cela, se résignent à un Etat d'Israël contenu dans des frontières précises. Cela ne servirait de rien.

En fait, le réalisme impose de souhaiter l'intervention des quatre Grands. J'ai regretté le désastreux contexte de l'initiative française, souligné que les Etats-Unis qui sortent de la guerre au Viêt-nam, que les Soviétiques qui provoquent les suicides de Tchécoslovaquie, que la Grande-Bretagne qui est à l'origine de la balkanisation du Proche-Orient, et que la France qui s'est gratuitement privée de toute position arbitrale n'avaient de leçons de morale à donner à personne. Il reste qu'il n'est pas d'autre recours, aujourd'hui, sauf dans l'aide puissante donnée à la mission de M. Gunnar Jarring par les quatre Grands, en accord avec les Arabes, les Palestiniens et les Israéliens. Si tout le monde a besoin d'une pause et refuse la paix, il faut prolonger la « pause », en espérant trouver des solutions d'attente. Ce mauvais compromis est cependant vital pour la paix du monde : nous avons le devoir de tout faire pour qu'il survienne.

Car, au retour d'Israël, et après avoir entendu autant d'Arabes que de juifs, je voudrais affirmer que toute autre attitude devient irresponsable. J'ai des amis qui justifient systématiquement toutes les conquêtes d'Israël, celles-là mêmes que les Israéliens les plus lucides condamnent : ils ne servent aucune cause, ils aggravent le conflit. J'ai d'autres amis qui suggèrent clairement aux Palestiniens d'en arriver à mettre des bombes dans les écoles et les cafés de Tel-Aviv : à leur place je ne serais pas fier de me battre — et au surplus par Arabes interposés — avec de tels moyens. Qu'ils aillent, eux, poser ces bombes ! En raison non d'une objectivité froide et distante mais de deux subjectivités passionnées et complémentaires, j'estime que notre rôle est de faciliter inlassablement les explications, les échanges et les débats. C'est peut-être aussi, comme au temps de l'Algérie, de préparer un plan à long terme qui un jour servira aux experts du règlement. Cela ne se fait pas dans des meetings où on flatte la passion d'un groupe et où l'on répand la haine. « Israël vaincra ! » « El Fatah vaincra ! ». Ce sont Israël et El Fatah ensemble qui, un jour, doivent vaincre et se dépasser. Dans une situation où le manichéisme est impossible, où le bien et le mal sont distribués dans les deux camps, où personne n'est vraiment révolutionnaire ni vraiment impérialiste, dans cette situation où, en fin de compte, la lutte se réduit à l'affrontement de deux grands nationalismes historiques, le temps de la lucidité responsable est arrivé.

JEAN DANIEL